

L'historien de l'art Edward M. Gómez présente une exposition centrée sur le Japon et milite pour un art brut mieux intégré aux canons de l'histoire de l'art

«L'ART QUI AFFIRME LA VIE»

« AURÉLIE LEBREAU

Lausanne » Il est né en Caroline du Nord, mais a passé une partie de son enfance à Berne, où son père était en poste à l'ambassade américaine. Enfant de diplomates, Edward M. Gómez a aussi vécu au Maroc, en Italie, en Allemagne et parle couramment le japonais, l'espagnol, l'italien et le français en plus de son anglais maternel. Il n'a découvert son pays qu'à l'adolescence et s'y est formé dans les meilleures écoles, dont l'Université de Duke. Historien de l'art, enseignant, journaliste, critique d'art, Edward M. Gómez navigue entre Tokyo et New York, sa ville d'attache, avec de fréquentes haltes en Suisse, pays auquel il reste très attaché, lui qui est membre consultatif de la Collection de l'art brut. Pour le musée lausannois, il vient

de monter la très belle exposition *Art brut du Japon, un autre regard*. Collaborateur au *New York Times* notamment, il plaide pour que l'art brut quitte les marges et soit pleinement intégré dans les canons de l'histoire de l'art.

Peut-on dire que l'art brut s'est naturellement imposé à vous?

Edward M. Gómez: Oui. J'ai commencé ma carrière au service culturel du corps diplomatique américain. Ronald Reagan était alors président et j'ai été envoyé à Kingston, en Jamaïque, avec une foule de recommandations sur les endroits où je ne devais surtout pas aller! Bob Marley venait de mourir et c'était une période très effervescente pour tenter de combler le vide qu'il venait de laisser. C'est dans ce contexte que j'ai fait la connaissance de l'ancien directeur du Musée national de la Jamaïque, David

Boxer, qui est ensuite devenu mon mentor et mon ami. Fou de Francis Bacon, qu'il a d'ailleurs rencontré, il est la personne qui a établi le domaine de l'art moderne en Jamaïque. Grand penseur, il a aussi enquêté sur l'art autodidacte sur son île. Et a ainsi monté une exposition en 1979, baptisée *Les Intuitifs*, pour qualifier les artistes bruts et autodidactes. Un terme dont la paternité lui revient.

En anglais, on utilise volontiers les expressions *Outsider Art* et *Intuitive Art*. En français, on a parlé un temps d'art naïf, mais c'est devenu péjoratif. Car qui, au final, peut affirmer que tel art est naïf et tel autre, développé?

David Boxer vous a éclairé, comme jeune adulte, sur l'art brut. Mais enfant, vous en aviez déjà vu, et en Suisse, qui plus est...

J'ai vu pour la première fois des œuvres d'Adolf Wölfli (auteur brut bernois né en 1864 et décédé en 1930, ndlr) au Kunstmuseum de Berne quand j'étais très jeune. Et cela m'avait paru très évident.

En fait ma formation en histoire de l'art a commencé à la fin des années 60, toujours à Berne, quand je visitais la Kunsthalle, alors gérée par Harald Szeemann (considéré comme un curateur hors du commun, ndlr)

L'œuvre de Wölfli tient une place particulière dans votre parcours... C'est vrai. J'étais rentré aux États-Unis au milieu des années 1980 pour intégrer la rédaction de *Time Magazine*, puis celle de *Raw Vision*, à Londres, dans les années 1990. Et en 1996, je suis allé rencontrer l'attachée culturelle de l'ambassade suisse à Washington. Je désirais trouver une fondation suisse qui pourrait m'accorder une bourse pour mener un projet de recherche sur Wölfli, dont la fondation est basée à Berne.

J'ai alors obtenu un contact direct avec Pro Helvetia, qui soutient normalement des créateurs suisses à l'étranger. J'ai pu présenter mon projet et j'ai été le premier non-Suisse à obtenir le soutien de Pro Helvetia! Qui a reconnu que ma démarche contribuerait à promouvoir la culture helvétique à l'étranger. Et effectivement, j'ai publié des articles aux États-Unis

sur Wölfli, j'ai donné des conférences. Et en 2003 ce séjour m'a aussi permis de contribuer au catalogue accompagnant la première exposition de Wölfli aux États-Unis.

Autre lien avec la Suisse, j'ai publié en 2006 un livre sur Hans Krüsi (auteur brut né en 1920 en Appenzell et décédé en 1995, ndlr).

Vous êtes membre du conseil consultatif de la Collection de l'art brut. Comment est née l'idée de cette exposition sur le Japon?

Avec Sarah Lombardi (la directrice de la Collection de l'art brut, ndlr), nous avons décidé de revisiter le thème de l'exposition *Japon*, que le musée avait présenté en 2008. Mais cette fois en établissant des relations personnelles avec les artistes et institutions, sans intermédiaires, comme ce fut le cas il y a dix ans.

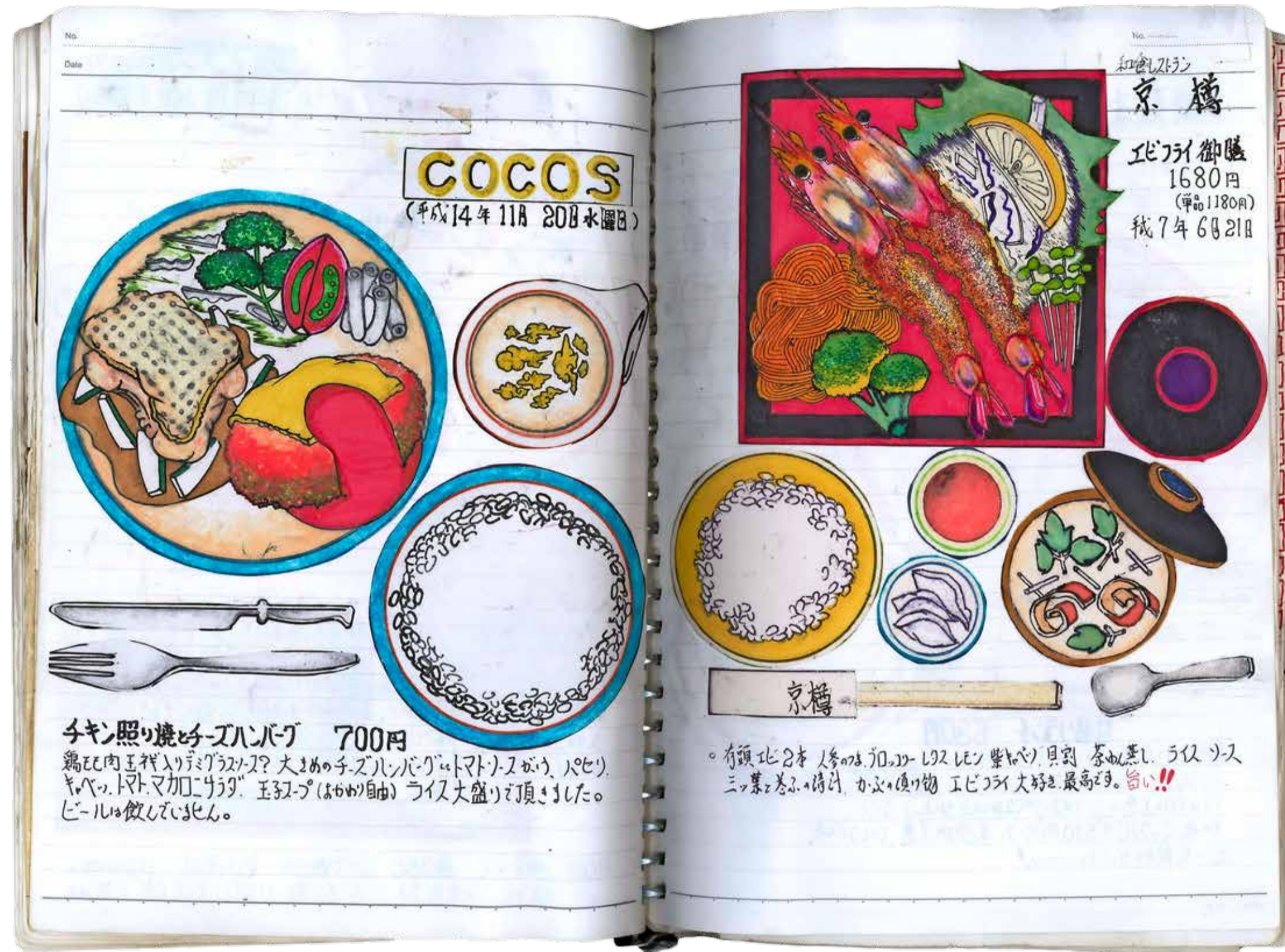
Au Japon, l'art brut est lié au handicap et aux maladies mentales, bien plus qu'ici. Mon but, en montant cette exposition, est d'insister sur la vision artistique des auteurs, très forte et particulière, et d'établir des relations formelles entre les créations de ces personnes et l'art contemporain. Cet aspect compte bien plus pour moi que l'étiquette apposée au créateur.

Mais il reste difficile de donner une définition claire de ce qu'est l'art brut. Quelle est la vôtre?

Pour Jean Dubuffet (qui a fait émerger cette classification, ndlr), l'auteur d'art brut ne doit entretenir aucun dialogue conscient avec l'histoire de l'art. Pour ma part, deux points me semblent essentiels. Le premier est que l'artiste brut se trouve complètement dévoué à sa tâche. Il ne crée pas par choix, mais par besoin. Ensuite, sa vision artistique singulière se développe sans jamais prendre en considération le marché de l'art.

En quoi l'art brut vous enchante-t-il autant?

Certainement que je fais partie des personnes fétichisantes l'objet d'art brut. J'apprécie la touche de la main, le geste magique de la transformation des matériaux. Un phénomène que rejette complètement le courant postmoderne, qui favorise l'observateur et



«J'apprécie la touche de la main, le geste magique de la transformation des matériaux»

Edward M. Gómez

non le créateur. Dans ce courant, c'est l'observateur qui, avec toute sa personnalité, attribue des valeurs à l'œuvre.

Qui, selon vous, illustre à merveille le postmodernisme?

Jeff Koons! Il emploie une centaine de personnes, dont des ingénieurs qui donnent des consignes aux fabricants de ses œuvres. Son processus créatif est une usine, sans aucune évidence de touche humaine. C'est ainsi que Koons souhaite son travail et cela me laisse complètement froid.

Je perçois dans la démarche de Koons une sorte de mépris envers ceux qui travaillent encore de leurs mains. Comme si cette forme de création sans contact direct avec l'œuvre était meilleure qu'une forme traditionnelle d'élaboration. Personnellement, je reconnais la coexistence de ces deux modes de création.

Marcel Duchamp, celui qui a transformé une idée en œuvre d'art, a-t-il fait du mal à l'univers de l'art?

Oui. Au contraire des postmodernistes, dont les plus doctrinaires usent d'un vocabulaire précis, plein de «projets», «sites», «stratégies». Je ne peux m'empêcher de préférer les créations d'art brut qui affirment la vie et l'esprit créatif qui vit en chacun des membres de la famille humaine. C'est la grande satisfaction que nous procure l'art brut. »

frappante, sinon le résultat sera faible et l'on sera alors déçu.

L'univers de l'art brut livre, lui, des œuvres intenses, mais a souvent tendance à insister sur le contexte de la création...

C'est vrai. Les galeristes sont nombreux à mettre l'accent sur la biographie des auteurs bruts, à l'attention des collectionneurs. Et il est probable qu'une appréciation technique, créative, se perd dans ce processus. C'est pour cela que j'insiste à chaque fois sur la forme. Dans l'art brut, l'aspect formel doit être aussi important que l'aspect contextuel.

Prenez le facteur Cheval. On peut raconter son histoire en disant qu'il ramassait des cailloux les matins en allant livrer le courrier. Ou alors on peut analyser son *Palais*, sa forme, sa construction. Et lier cette œuvre à l'histoire de l'art canonique et de l'architecture.

Pour vous, l'œuvre doit parler par elle-même...

Oui. Au contraire des postmodernistes, dont les plus doctrinaires usent d'un vocabulaire précis, plein de «projets», «sites», «stratégies». Je ne peux m'empêcher de préférer les créations d'art brut qui affirment la vie et l'esprit créatif qui vit en chacun des membres de la famille humaine. C'est la grande satisfaction que nous procure l'art brut. »

Un regard enthousiasmant

Jusqu'au 28 avril, la Collection de l'art brut propose *Art brut du Japon, un autre regard*. Un accrochage bouillonnant et passionnant, qui magnifie 24 créateurs contemporains de l'Empire du Soleil levant.

Il y a Itsuo Kobayashi qui voue une véritable passion à la nourriture et répertorie avec minutie tous ses repas dans des carnets. Détaillant les menus, la vaisselle, les ingrédients, les noms des restaurants qu'il a fréquentés... Ou Strange Knight, un livreur de journaux décédé en 2018, qui ne sortait

jamais dans la rue sans l'un des masques (entre 2000 et 3000) qu'il avait créés. Ou encore Hiroyuki Doi qui, sur du papier traditionnel, déploie de volumineuses compositions faites de petits cercles, évoquant un spirituel infini. Au total, 24 créateurs japonais, pour la plupart jamais exposés jusqu'ici, occupent les cimaises de la Collection de l'art brut à Lausanne, tous repérés par le commissaire Edward M. Gómez, qui a vécu plusieurs années au Japon.

Pour élaborer cet accrochage, l'Américain s'est focalisé sur un axe central: «La vision artistique est pour moi l'aspect le plus important de cette exposition. Et non la condition sociale de l'auteur.» Des auteurs également mis en valeur dans le catalogue de l'exposition, au graphisme pointu et acide, signé du bureau tokyoite et berlinois The Simple Society. A admirer. » AL

» Collection de l'art brut, Lausanne, jusqu'au 28 avril.



A gauche, Masato et moi, en route ensemble vers Yokohama (céramique) de Kazumi Kamae et une œuvre de Momoka Imura. Les deux, collection Sabrina et David Alaimo

SÉLECTIONS DISQUES

Et le Roi-Soleil apparaît



Baroque » Le XVII^e siècle français est d'abord un siècle de culture. Pour asseoir son pouvoir, en 1653, Louis XIV apparaît en Roi-Soleil lors des grandioses représentations parisiennes du *Ballet royal de la Nuit*. Il a quinze ans. Le genre est déjà plébiscité par la cour, mais ce ballet-là est celui de tous les superlatifs. Plusieurs heures de musique, de chant, de danse se concluent par l'apparition royale, à l'aurore. A cette date, la cour sort de la Fronde. Le poids symbolique de l'œuvre et sa pompe spectaculaire de costumes et de machines de scène marquent, durablement. Mais ce qu'il

en reste est mince: des témoignages fascinés, des dessins et, sur le plan musical, à peine deux heures de la partie du premier violon. Ce sont les vers du poète Isaac de Benserade, mêlant sens du merveilleux, goût pour l'allégorie et la mythologie à quelques références contemporaines, qui donnent l'ossature du ballet.

Le claviciniste et chef français Sébastien Daucé a consacré plusieurs années à cette musique, pour en proposer une réinterprétation flamboyante. La reconstitution fidèle n'étant pas possible, il s'est appuyé sur les connaissances du style baroque français et des pratiques d'emprunts (notamment à l'opéra italien), pour récrire les parties manquantes. La distribution instrumentale (son Ensemble Correspondances), les chanteurs et les solistes sont sublimes: c'est tout un pan d'histoire à la fois culturelle et politique qui est ainsi ressuscité en trois disques. Le coffret comprend aussi la relecture scénique par la chorégraphe Francesca Lattuada, qui a fait appel à un danseur et une troupe d'acrobates et a infiniment soigné les costumes: les tableaux qu'elle a créés troublent par leur force symbolique et esthétique. » EH

» Sébastien Daucé, Ensemble Correspondances, *Ballet royal de la Nuit*, le livre comprend 3 cd + 1 DVD, Harmonia Mundi.

POUR LES CENT ANS DE L'OSR



Symphonique » L'Orchestre de la Suisse romande célébrait à la fin 2018 son centième anniversaire. Fondé par un Ernest Ansermet pionnier, il a à ses débuts osé imposer la musique contemporaine au public, à commencer par Stravinsky, pour s'installer solidement comme grande phalange internationale. Ce coffret témoigne du répertoire phare, qui a signé son identité et sa réputation. On trouve donc sur le disque «russe» *Les Noces* et *Le Sacre*. Le disque «français» réunit Debussy, Ravel, Dukas, Lalo, l'«allemand» des extraits d'opéra (*Tannhäuser*, *Manfred*, *Salomé*). Un disque est consacré au XX^e siècle (Ligeti, Bartók, Holliger, Berg, Zimmermann). Et le cinquième est une rareté: la légende *Les Armilles* de Gustave Doret, dirigée par Ansermet. » EH

» Orchestre de la Suisse romande, *One Century of Music*, Pentatone.

JEFF GOLDBLUM SWINGUE ET C'EST FRAIS



Jazz » On a davantage l'habitude de le voir aux côtés de dinosaures ou d'extraterrestres. Mais l'acteur américain Jeff Goldblum est aussi pianiste de jazz. En fin d'année dernière, il a sorti son premier disque avec The Mildred Snitzer Orchestra, une formation avec laquelle il joue régulièrement dans les clubs. Pour *The Capitol Studios Sessions*, un album de standards enregistré en public, il s'est notamment adjoint les services de l'actrice et humoriste Sarah Silverman, du trompettiste Till Brönner et de la chanteuse Imelda May. Si on entend un peu Jeff Goldblum derrière le micro, il prouve surtout son talent au clavier. Léger et frais. » TB

» Jeff Goldblum & The Mildred Snitzer Orchestra, *The Capitol Studios Sessions*, Decca.

MUDDY MONK, LA SYNTHPOP À ÉPAULETTES



Chanson » Il y a quelque chose de rassurant dans la musique de Muddy Monk. Une impression d'évoluer en territoire connu, d'avoir déjà entendu ces synthés, ces voix en écho, ces sonorités tirées d'un passé où on ne sortait pas sans épaulettes. En même temps, sa musique s'inscrit dans cette mouvance vintage réinventée ces dernières années par une foule d'artistes (Fishbach et Clara Luciani pour ne citer qu'elles) et qui fait du bien aux oreilles. Le premier album de l'artiste fribourgeois (Guillaume Dietrich à la ville) se baptise *Longue Ride*. Et on a bien envie de s'asseoir dans sa voiture pour savourer sa synthpop francophone, souvent mélancolique. Coup de cœur pour les titres *En Lea*, évoquant une ambiance de plage crépusculaire, et *Splash*, qui rappelle l'univers d'Indochine. » TB

» Muddy Monk, *Longue Ride*, Half Awake Records.